LE CHANT
DE LA MÈRE

René Rivière

Le Chant de la mère

Roman

Éditions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet

© Éditions Persée, 2019

Pour tout contact :
Éditions Persée – 27 allée des 5 Continents – ZA du Chêne Ferré – 44120 Vertou
www.editions-persee.fr

À toutes les mamans

PRÉFACE

Ce livre est une fiction basée sur une histoire vraie dont la trame se déroule au siècle dernier dans les comptoirs coloniaux de l'Afrique noire, et à l'exception de Ziguinchor qui comptait plusieurs milliers d'âmes, tous les autres comptoirs étaient des bourgades de quelques centaines de mètres de côté enfouies dans la brousse africaine, le long des cours d'eau, principale voie de pénétration dans ce continent. Il retrace à travers deux générations de femmes, d'abord Leontina, de son prénom africain Mati, puis ses deux filles, Jacinta et Sónia un récit sur le drame du métissage. Ces comptoirs, comme on en voit dans les anciennes cartes postales et les livres d'histoire, étaient au contact de deux civilisations, et les Noirs indigènes allaient échanger les produits de leur terre ou de leur cueillette contre les produits finis apportés par les colonisateurs : Portugais en Guinée-Bissau, Français au Sénégal et Anglais en Gambie dans ce roman. C'est l'âge d'or des arachides, et des collines de cacahuètes fleurissaient sous le ciel bleu de ces comptoirs situés en Afrique de l'Ouest tropicale. À proximité de ces constructions dans lesquelles étaient établis les Européens et les Libano-Syriens, commerçants dans l'âme et transporteurs d'arachides, appelés encore « intermédiaires », s'installaient les Noirs dans les quartiers indigènes : cases rondes en pays mandingue et peul, et cases rectangulaires en pays diola.

Dans cette Afrique, les gens croyaient aux esprits et aux génies, appelés encore « djinns », peut-être à cause de la proximité de la nature. Ces esprits peuplaient les sources, où personne n'osait s'aventurer au crépuscule, et les grands arbres que sont les fromagers et les baobabs ; et à côté de ce « panthéon », il y avait les revenants qui allaient frapper la nuit venue aux portes des maisons, et les sorciers qui jetaient le sort et « mangeaient » les gens dans des morts suspectes et mystérieuses. Face à tous ces dangers, les profanes allaient consulter les marabouts et les voyants ; c'est un monde où l'homme était prédestiné. Nous nous sommes inspiré du texte d'Adjignon Débora Gladys Hounkpe sur « l'éducation dans les couvents vaudous au Bénin » trouvé sur internet pour évoquer la religion vaudou dans l'ancienne colonie du Dahomey devenue le Bénin aujourd'hui. Dans cette Afrique profonde, la nature était encore intacte, et on peut déplorer la disparition de la forêt à la source de Trisling, ou sur le petit plateau dominant l'ancien quartier indigène de Vélingara à Bafata, la ville natale d'Amilcar Cabral, le héros de l'indépendance de la Guinée-Bissau. De même, les hippopotames ont été exterminés sur le rio Gêba, et les crocodiles sur le fleuve Casamance. Dans cette Afrique profonde, que ce soit à Bafata, Kolda, Bansang ou Ziguinchor, les paysans cultivaient le riz pour leur subsistance, et ces graminées à la belle couleur vert émeraude étaient omniprésentes dans le paysage. Aujourd'hui, tous ces anciens comptoirs ont grandi et sont devenus des villes. Hormis Bafata où l'ancien comptoir est à peu près resté intact, il a fallu reconstituer les paysages d'antan, et ce travail a été rendu possible par la consultation des notes aux Archives nationales du Sénégal à Dakar, et lorsqu'il n'y avait pas de traces écrites, nous avons interrogé les anciens : c'est l'occasion pour nous de remercier toutes les personnes âgées – et elles sont nombreuses – que nous avons rencontrées sur notre route, ainsi que le personnel des Archives nationales du Sénégal, sans lequel ce roman n'aurait vu le jour. Nous avons par ailleurs utilisé le livre de Christian Roche

sur « l'histoire de Ziguinchor » pour donner l'origine du nom de cette ville.

Le chant de la mère est un témoignage sur la vie de quatre femmes qui, à un moment ou un autre de leur existence, se retrouvent seules et élèvent leurs enfants. Ainsi Eugénia entretenait sa rizière située à la périphérie de Bafata après la disparition de son compagnon mort dans une guerre tribale. Devenue grande, sa fille aînée Mati rencontra un Portugais, Basilio, le gérant de la maison de commerce de Govéa à Bafata, un alcoolique violent avec ses ouvriers noirs, dans ce petit comptoir de Bafata longé par le rio Gêba et ses beaux méandres. Leur relation était à sens unique, puisque Basilio n'allait jamais dans les paillotes du quartier indigène de Vélingara, et que seule Mati se rendait à la résidence des commerçants portugais de Govéa. De leurs amours naquirent deux jolies petites métisses au teint basané : Jacinta et Sónia. Leurs rapports se déroulèrent sans grands heurts jusqu'à l'hémorragie cérébrale de Basilio. Devenu hémiplégique, le Portugais fut rapatrié dans son pays. De longs mois passèrent, puis Basilio revint à Bafata, guéri. Au retour, s'étant rendu compte au cours de sa maladie qu'il n'était pas immortel, il voulut amener ses deux filles au Portugal chez ses parents, mais sans leur mère, une Noire indigène et ne parlant pas portugais. Prise de panique, Mati s'enfuit avec ses deux filles à Kolda, dans la colonie française du Sénégal, et cultiva sa propre rizière pour nourrir ses enfants. L'amour maternel avait triomphé.

L'administration coloniale française commit quelques excès au cours de cette période, comme ces prisonniers qui plantaient des fromagers sous le brûlant soleil du début de l'après-midi, de lourdes chaînes les blessant aux pieds. Il y avait aussi la plantation de sisal, cette plante ressemblant à un pied d'ananas, plus haute qu'un homme, aux feuilles piquantes au bout, et coupantes, où les Noirs indigènes travaillaient soumis au travail obligatoire

et à l'arbitraire des contremaîtres noirs, dans un milieu hostile, encadré par la forêt et ses serpents, et la rivière Casamance infestée de crocodiles.

À ces dérapages s'ajouta, pendant la deuxième guerre mondiale, la saisie des postes radio des populations autochtones par les gendarmes lorsque le nord de la France fut envahi par l'Allemagne. Et puis le recrutement des « tirailleurs sénégalais » était mal vécu par les gens, comme en témoigne le spectacle de ces mères qui pleuraient les mains sur la tête, le jour de départ des véhicules pour on ne savait quelle destination, craignant la mort de leurs fils sur les théâtres d'opération. Pour ne pas entraver le calendrier des labours, le recrutement avait lieu une fois par an après les récoltes. Malgré le rationnement des vivres, les familles paysannes avaient vécu à l'abri du besoin, jusqu'à la sécheresse de 1941 où les agriculteurs, après avoir épuisé les réserves de leur grenier, avaient, pour les plus pauvres, mangé le son du mil, les moins déshérités comme Mati se rendant en Gambie anglaise acheter la farine de mil fournie par les Américains.

Après la guerre, Mati continua à voyager en Gambie pour habiller ses enfants devenues de ravissantes jeunes filles. Au cours de l'un de ses tours, elle entra dans la boutique d'un Libanais à la quarantaine largement entamée. Celui-ci lui demanda la main de Sónia, la benjamine, qui refusa, avant de s'adresser à Jacinta, et l'aînée accepta. Mati abandonnait sa rizière et partait avec ses filles à Bansang rejoindre le commerçant libanais Sofiane. Il s'écoula cinq années de bonheur, avec les promenades romantiques les soirs pour aller chercher le couscous de mil chez les paysans des environs à travers les paysages de collines dans cette belle colonie anglaise. Deux enfants naquirent au cours de cette période : Nassim et Asma. Hélas, Jacinta était seulement métisse. Après plusieurs années de vie commune avec Jacinta, Sofiane croisa sur

son chemin une Libanaise qui devint sa maîtresse. Jacinta refusa de partager cet homme et quitta Bansang et la Gambie avec sa famille et partait à Ziguinchor au Sénégal dans un cadre nouveau pour oublier ses désillusions. Avec deux enfants dans les bras, elle passa ensuite de compagnon en compagnon en mettant au monde chaque fois des enfants.

Pendant ce temps, sa sœur cadette rencontra un Français nommé Louis. C'est le début d'une passion qui durera cinq ans, au cours desquels Louis, excepté l'argent des cigarettes, versait entièrement son salaire à Sónia. Puis arriva la période des congés pour le Lorrain. Celui-ci, après dix années d'Afrique, décida d'aller voir sa famille en France, et Sónia, enceinte de cinq mois, dans sa flamme, le suivit. Deux mois plus tard, au moment du retour, elle accoucha prématurément d'un garçon et le bébé fut placé dans une couveuse à Paris pendant un mois, mais les congés étaient passés, et Louis craignant de voir son poste attribué à une autre personne en Afrique, resta en France et chercha un emploi à Neuves-Maisons dans sa Lorraine natale. En l'absence de son compagnon, parti la journée travailler à l'atelier des Travaux publics dans lequel il exerçait le métier de tourneur, Sónia, vivant sous le même toit que sa belle-mère, s'enfonça dans la solitude. Il s'ensuivit un long cauchemar où elle – la fille d'une paysanne – connut le déracinement, habitant en face des hauts-fourneaux et de leur fumée noire dans un monde d'hommes. Enceinte, elle sombra dans la dépression après la naissance du deuxième enfant. Nous adressons nos plus vifs remerciements au personnel de la bibliothèque municipale de Nancy sans lequel l'écriture de cet épisode sur la France n'aurait pu être menée. Un an plus tard, Sónia, meurtrie, retournait chez les siens en Afrique avec ses deux enfants avant de basculer huit années après dans la folie. *Le chant de la mère* est aussi un récit dans lequel les hommes ne font que passer, et où seule reste la mère.

I
LE COMPTOIR DE BAFATA

Sur une cinquantaine de pas, le port longeait la rivière, le rio Gêba comme on l'appelle au pays de Guinée. La partie avant demeurant dans une position pivotante, un train de cinq chalands y avait accosté, les deux dernières péniches attachées à la terre ferme. De part et d'autre de l'embarcadère s'élève une petite corniche, et toute une partie de la rive est surélevée et domine sur cinq pieds environ le niveau de l'eau, dans un vaste domaine inoccupé en marge du comptoir. Sur ce talus poussaient spontanément une pelouse verte tirant sur le jaune, ainsi qu'une herbe dorée et courte, avec par endroits de longues touffes dépassant la taille d'un homme, presque raides, qui dégageaient une pointe de grâce. Cette paille bordait une terre rougeâtre et s'étendait jusqu'au voisinage de la brousse distante d'une centaine de mètres où des arbres plus ou moins groupés se disputaient l'espace. Au milieu des cimes au vallonnement faible et variable se détachaient quelques imposants fromagers évasés vers la base par des saillies, aux grosses branches qui dessinent sous leur épais feuillage un vaste ombrage, ces géants que le passant rencontre parfois au bord du chemin, si caractéristiques des paysages d'Afrique, dans les contrées parcourues par la savane et les forêts moins humides. Plus loin, les arbres

montaient sur une colline allongée, le dos tourné à l'homme, dans la végétation au sol orangé.

À l'autre bout de la zone dénudée, du côté du comptoir et de la civilisation, la terre prenait des teintes beiges et brunes. Dans cette partie se tenaient le marché situé près de la rivière et ses trois édifices carrés d'une vingtaine de mètres de côté soutenus par des piliers abritant les trois marchés de riz, de poisson et de viande. À proximité de ces trois constructions, on vendait en plus des céréales comme le mil et le fonio, des tubercules comme le manioc, la patate douce, et le taro, des régimes de palmistes rouges, des bouteilles d'huile de palme, différents condiments, des tomates, des arachides, des poulets vivants attachés aux pattes, les ailes trainant par terre, les lourds pagnes des tisserands ou encore des paniers de toutes sortes. On y trouvait aussi différents fruits tels que des mangues à la chair juteuse et savoureuse, des oranges et des mandarines à la peau verte, et sucrées, des noix de coco, des goyaves de la dimension d'un citron à la peau verte et rouge à l'intérieur et sucrées, des prunes sauvages jaunes et acides ou noires et sucrées…

À quelques pas du marché s'était amarré le bac. À cette époque, dans les années 1920-1930, il effectuait seulement deux traversées par jour : une le matin pour transporter les passagers en partance pour Bissau pendant que des véhicules attendaient ceux-ci sur l'autre rive, et une le soir pour ramener les voyageurs partis de Bissau le matin. Les routes étaient mauvaises, environ cent cinquante kilomètres séparaient les deux comptoirs, et beaucoup de personnes préféraient les chalands sur lesquels des bâches étaient aménagées pour accueillir les gens.

À l'endroit où le bac accostait, les eaux arrivent de trois directions différentes et Bafata vient de *ba* qui désigne en dialecte mandingue « mer, fleuve, rivière » ou « eau », et de *fatoto* qui se traduit dans la même langue par « lieu de rencontre ». Bafata signifie littéralement en mandingue le carrefour des eaux.

Sur la gauche, après s'être amusé sans jamais se lasser le long des nombreux méandres de son cours, le Gêba décrit un vigoureux angle droit avant d'entrer dans la bourgade. Au milieu, tandis que la rive droite demeure rectiligne, la rive gauche trace un magnifique méandre qui se rétrécit une première fois, puis s'élargit et se rétrécit une nouvelle fois en dessinant une courbe pour disparaître vers l'aval. De beaux nénuphars poussent sur les bords de ce bras du milieu conduisant vers les comptoirs de Gêba, de Bambadinca et de Bissau. Sur le côté droit, le cours d'eau demeure rectiligne jusqu'après le port, pendant que les hippopotames, la tête hors de l'eau, prennent leur bain dans ces eaux calmes sur la rive opposée. Puis la rivière remonte en ébauchant un nouveau méandre.

En retrait du bac et du marché où la rivière débordait après les fortes pluies, s'étendaient au débouché de deux rues la place et deux maisons de commerce : Govéa et Barboza, à la périphérie du comptoir. La troisième maison de commerce, Outra-Marina, était située sur la large voie de deux cent mètres de long pénétrant vers l'intérieur depuis la place. Ces trois boutiques se dressaient à côté de trois collines d'arachides entourées de clôtures en lattes de bambou, et se tenaient sur la place et sa terre rousse, sous les yeux des passants habitués à ce tableau des beaux mois de la saison sèche. À côté de ces trois négoces et des résidences des Portugais, les Libano-Syriens aux étalages plus petits s'étaient établis. Près d'Outra-Marina, sur la large voie s'enfonçant vers l'intérieur, la route monte rapidement, sur une courte distance, avec un replat au milieu, à la hauteur duquel se trouve un joli et grand bâtiment occupé autrefois par le gouverneur, avant une nouvelle montée conduisant vers le monde de la forêt. Sur un rectangle de quatre cents mètres sur deux cents s'étendait l'univers des bâtiments en tuiles du comptoir avec ses trois rues droites entourant Bafata de trois côtés et une impasse portant la couleur de la terre et du paysage, et ses maisons peintes en blanc, recouvertes de toits